

Jean-Pierre Bertrand, *Inventer en littérature. Du poème en prose à l'écriture automatique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2015, 264 p.

Colin Pahlisch

---



**Édition électronique**

URL : <http://genesis.revues.org/1424>

ISSN : 2268-1590

**Éditeur :**

Presses universitaires de Paris Sorbonne (PUPS), Société internationale de génétique artistique littéraire et scientifique (SIGALES)

**Édition imprimée**

Date de publication : 12 décembre 2016

Pagination : 227-228

ISBN : 9791023105490

ISSN : 1167-5101

**Référence électronique**

Colin Pahlisch, « Jean-Pierre Bertrand, *Inventer en littérature. Du poème en prose à l'écriture automatique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. « Poétique », 2015, 264 p. », *Genesis* [En ligne], 43 | 2016, mis en ligne le 27 février 2017, consulté le 28 octobre 2017. URL : <http://genesis.revues.org/1424>

---

**Jean-Pierre Bertrand, *Inventer en littérature. Du poème en prose à l'écriture automatique*, Paris, Éditions du Seuil, coll. «Poétique», 2015, 264 p.**

**Compte rendu par Colin Pahlisch\***

« Entre tous les volumes présents à un moment donné, les actuels, les anciens et ceux qui s'annoncent déjà, les lettres ne sont pas avant tout une bibliothèque et un héritage, ce qui est déjà là et qu'on reçoit. Elles sont d'abord un champ actif où il arrive quelque chose à tout moment, et ce qui naît à l'existence voudrait subsister. [...] L'activité poétique, en ce sens actif plutôt qu'esthétique du terme, est au cœur des lettres comme sa respiration indispensable<sup>1</sup>. » C'est une telle vision de l'activité poétique que contribue à construire l'ouvrage de Jean-Pierre Bertrand. L'auteur révèle d'ailleurs tenir les écrits de Judith Schlanger au registre de ses principales inspirations (p. 11)<sup>2</sup>. Son propos consiste à interroger le champ de la création littéraire à l'aune du concept d'« invention ». Autrement dit, à examiner les rapports qui relient méthodologie scientifique en sciences expérimentales, et processus créatif en littérature. Romancier et chimiste œuvrent-ils dans le même « laboratoire », et selon les mêmes règles ? Face à la page ou devant l'officine, c'est donc bien de *techniques* qu'il est question, d'un savoir relatif à un apprentissage pratique.

L'enquête de J.-P. Bertrand se divise en deux volets. Dans un premier temps, il procède, avec l'appui de la théorie littéraire et de la philosophie, à une épistémologie critique du concept d'invention, au carrefour des sciences et de la littérature, depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Il en ressort

que, dans ces deux domaines, la notion est associée à une logique processuelle et évolutive. On « invente », en sciences comme en littérature, par étapes. La progression se fait alors au prix d'un double exercice. Elle résulte pour l'inventeur, d'une part, de la maîtrise (interne) et du dépassement des lois de l'imitation (sacro-sainte *mimésis*) par l'imagination. D'autre part, elle requiert une attention externe aux phénomènes de « crises » (le terme est emprunté au philosophe Thomas Kuhn) qui menacent, au fil du temps, la cohésion de tout domaine de recherche, scientifique ou artistique. L'« invention » constitue le point de césure entre des intentions subjectives et des faits objectifs, en même temps que leur résolution : « le mathématicien et le poéticien ont tous deux en commun de concevoir le processus créateur comme une dialectique entre intuition et raison qu'ils situent successivement, voir consécutivement, dans l'acte créateur » (p. 55). Ainsi tout « acte » de ce type engage une reconfiguration (qui lui est constitutive) des paramètres ordonnant le champ de la création. Ce réajustement global ne débouche cependant pas sur les mêmes conséquences, qu'il s'agisse de science ou de littérature. Dans le premier cas, le réaménagement des règles de recherche rend caducs les préceptes antérieurs, qui perdent de fait leur valeur d'usage, tandis qu'en littérature « la question de la vérité ne se pose pas comme en science » (p. 67), c'est-à-dire à l'aune d'un savoir objectif considéré comme intrinsèque à la nature. Le savoir littéraire repose, lui, sur le cumul et la réinterprétation de formes immanentes à son évolution et « on ne peut pas dire *a priori* que l'écriture automatique constitue un progrès

## Comptes rendus d'ouvrages

par rapport au vers libre » (p. 73). Selon cette optique, la rupture induite par l'acte d'invention ne peut être saisie qu'au prisme des pratiques ayant cours dans le champ littéraire. Plus que de « révolution », selon la terminologie de Kuhn<sup>3</sup>, elle y revêt une valeur de *distinction*<sup>4</sup>. Ce nouvel impératif se dote d'un système axiologique propre, qui promeut l'originalité au rang de critère premier dans l'évaluation des productions d'art<sup>5</sup>. L'élucidation des enjeux épistémologiques entourant cette question de l'invention aboutit, au terme de la première partie, à une spécification du propos : c'est bien à la considération d'une *appropriation et d'une traduction* du concept d'invention par la littérature et son milieu que nous convie l'ouvrage.

Dans un second temps, l'auteur explore les modes d'imprégnations et les effets de la logique d'invention héritée des sciences sur la création littéraire. Il en résulte que l'établissement d'une équivalence entre

\* Université de Lausanne.

1. Judith Schlanger, *La Mémoire des œuvres*, Paris, Verdier, 2008, p. 15.

2. Cet horizon réflexif commun se traduit par de nombreux emprunts à *L'Invention intellectuelle* (Paris, Fayard, 1983).

3. Voir Thomas Kuhn, *La Structure des révolutions scientifiques*, Paris, Flammarion, 1963.

4. La reprise du terme bourdieusien n'est pas anodine. La sociologie de la littérature sert en effet de jonction principale à l'ouvrage, entre la première et la deuxième partie.

5. Pour une étude plus approfondie de ce tournant socio-esthétique on ne peut que renvoyer aux travaux de Jean-Marie Schaeffer et en particulier : « Originalité et expression de soi. Éléments pour une généalogie de la figure moderne de l'artiste », dans *Communications*, n° 64, 1997, p. 89-115.

distinction au sein du champ de la création poétique et acte d'invention, engendre la mise en place systématique d'un arsenal discursif (manifestes, traités, préfaces...) visant à *légitimer* chaque nouveau stade de l'évolution du savoir littéraire. Arsenal qui s'élève, pour l'auteur, au rang de condition *sine qua non* du fait d'invention. Sont d'abord passés sous la loupe, comme il se doit, les deux paliers premiers de l'évolution de ce même savoir : respectivement l'invention de la « littérature » et celle de la « critique ». Remontant à Mme de Staël (*De la littérature*, 1800) et à Sainte-Beuve, J.-P. Bertrand retrace finement les mécanismes institutionnels et rhétoriques qui ont concouru à « l'impératif d'autonomisation » (p. 104) visant à intégrer la littérature au cénacle des institutions sociales. Cette union graduelle ouvre l'activité poétique à une potentialité inédite : aucune « technique » littéraire, nulle invention poétique, ne peut se départir d'une fonction politique. La littérature « tout à la fois se pose comme miroir du social et surtout comme force instituante » (p. 110). Société et création écrite se retrouvent nouées, jetées dans le déroulement de relations sans fin, tantôt véhémentes, tantôt pacifiques, et dont le seul horizon devient l'histoire. À l'aune de cette littérature « sans point final » (p. 109), deux sortes d'invention poétique se font jour, que J.-P. Bertrand nomme : *syntagmatique* (invention singulière résultant de l'actualisation d'anciennes formes ou techniques remises au goût du jour) et *paradigmatique* (invention du cadre même de l'expression littéraire, renouvellement de la méthode de création). Les dernières sections d'*Inventer en littérature* explorent enfin quelques-unes de ces trouvailles, de la fin du XIX<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle. Des « petits poèmes en prose » de Baudelaire, formes mutantes et militantes qui épousent le format et le discours de la presse (« parenté étonnante, improbable et inattendue », p. 143) pour mieux s'en distancier et faire éclater leur « monstruosité » (p. 148), de même le génie de leur auteur, à la face de la modernité ; à l'écriture automatique des surréalistes, « affirmation d'un nouveau

paradigme » d'une « nouvelle vision du monde » (p. 241) où le texte n'est plus que la trace, le vecteur d'un état altéré de conscience de l'écrivain (et qui fournit à l'enquête de J.-P. Bertrand la justification de son interruption). D'autres « inventions » scandent ces deux extrémités du spectre : vers libre, monologue intérieur, calligramme et poème-conversation d'Apollinaire. Toutes ces formes convergent vers la quête d'un « autre » du langage. Elles participent de l'ambition renouvelée qui préside à cette logique d'invention, et constitue le « progrès » propre à l'espace de la littérature : « celle de la liberté de s'exprimer » (p. 77), d'un dire-plus-vrai du locuteur (du fantasme d'une « littérature pure » nourrie par Hugo et Vigny au début du XIX<sup>e</sup> siècle (p. 116), au mirage de la « surréalité » auquel croyaient Breton, Soupault et Aragon). Toutes ces nouvelles formes sont des échappées, et l'on peut regretter que l'auteur n'en dise pas plus de ses « objets littéraires non identifiés » qu'il évoque simplement en conclusion et dont l'ambition serait précisément de s'extraire de l'histoire et de son intrication permanente avec le devenir social.

La force de l'analyse de J.-P. Bertrand réside d'abord dans le regard qu'il invite à porter sur l'invention poétique. À considérer cette dernière comme le fruit d'un ensemble de *procédés* et de *techniques* dont la combinaison, la « modulation » dirait-on avec Gilbert Simondon<sup>6</sup> donne lieu à l'œuvre, le lecteur y trouve non seulement une position désacralisante des plus toniques pour l'étude du matériau littéraire, mais également une perception renouvelée du texte, qui tisse de nombreux liens avec l'analyse génétique. Le principe d'interrelation entre histoire matérielle et histoire des idées sous lequel J.-P. Bertrand nous suggère de concevoir la notion d'invention en littérature fait en effet écho à plusieurs horizons actuels de la discipline : des approches codicologiques à la génétique des textes informatisés. La première force de cette étude, tant littéraire que philosophique, tient cependant à sa capacité de jeter les bases méthodologiques d'une

génétique de l'objet théorique même de la génétique : la littérature. Au fil de son enquête, l'auteur parvient ainsi à réinsuffler à la représentation de l'activité d'écrire et de créer, ce qui fait parfois défaut aux chercheurs trop formalistes : de la vitalité.

---

**Catherine Rovera-Amandolese, *Genèses d'une folie créole : Jean Rhys et Jane Eyre*, Paris, Éditions Hermann, 2015, 159 p.**

**Compte rendu par Claudine Raynaud\***

L'ouvrage de Catherine Rovera examine les rapports complexes qui relient le roman de Charlotte Brontë, *Jane Eyre* (1847) – chef-d'œuvre de la littérature victorienne et texte fétiche des critiques féministes – à sa réécriture un siècle plus tard par la romancière créole originaire de la Dominique, Jean Rhys : *Wide Sargasso Sea* (1966). Dans ce roman, Rhys a voulu, sous le nom d'Antoinette, donner chair à Bertha Mason, un personnage qui, chez Brontë, apparaît sous un jour entièrement négatif et périt à la suite de l'incendie qu'elle déclenche dans le grenier où elle est séquestrée. C'est la mort de cette « folle dans le grenier<sup>1</sup> » qui permet à l'héroïne d'épouser Rochester, le maître du manoir, en le libérant d'une épouse plus qu'encombrante.

*Wide Sargasso Sea* se donne donc comme l'avant-*Jane Eyre*, fonctionnant

---

6. Bien que l'auteur situe les écrits de ce philosophe au rang des références dont il propose de s'inspirer (p. 41), il n'en fait que peu usage. Nombre des réflexions de Simondon présentent de puissantes connivences avec les perspectives exploitées par l'auteur. Il pourrait s'agir là d'une extension potentielle au propos de l'ouvrage. Voir notamment le cours de 1965-1966 intitulé « Imagination et invention » (Paris, PUF, 2014). \* Université Paul-Valéry, Montpellier.

1. *The Madwoman in the Attic: The Woman Writer and the Nineteenth-Century Literary Imagination* est le titre du célèbre ouvrage de Sandra Gilbert et Susan Gubar qui inaugure la critique littéraire féministe aux États-Unis en 1979.